

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

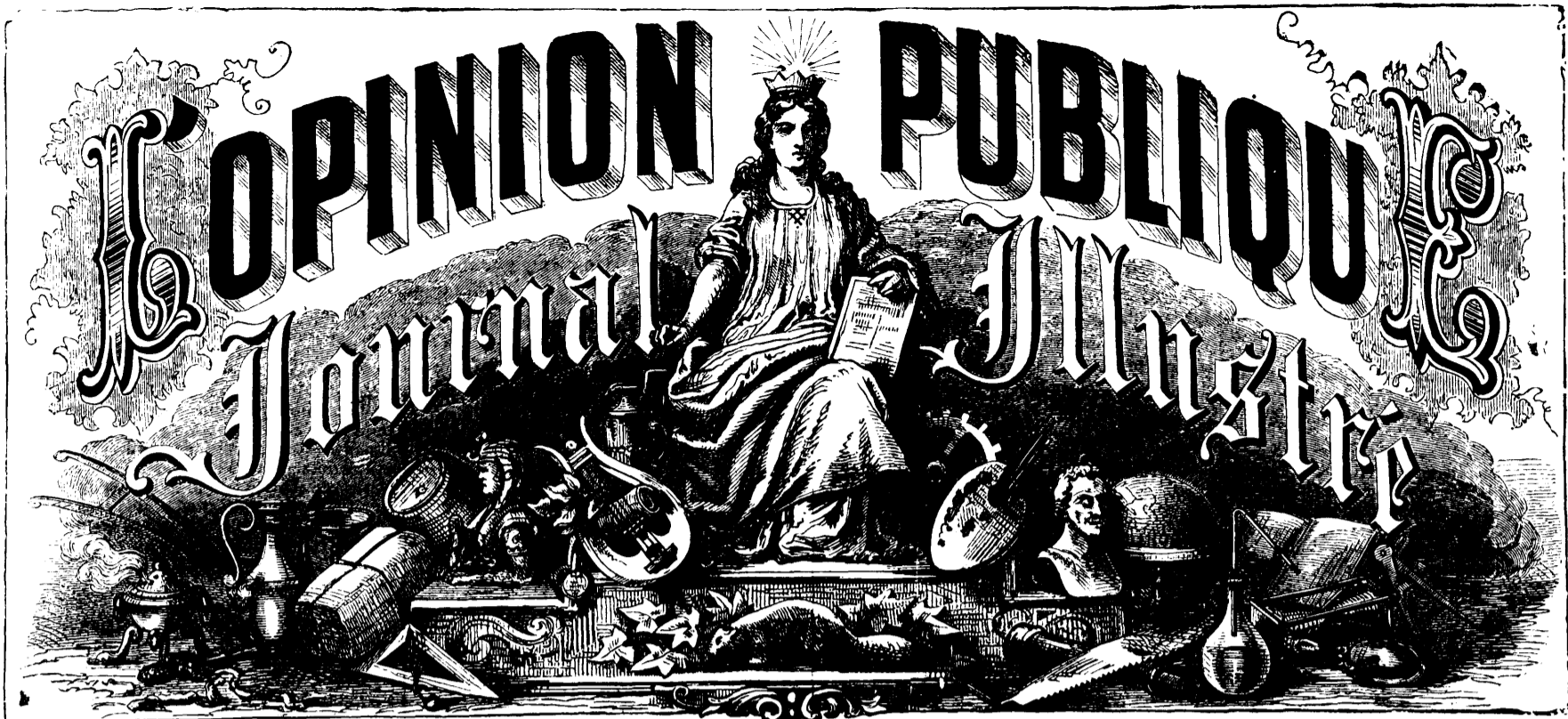
L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



LE VOLTAIRE CATHOLIQUE

Saint-Malo, patrie des Jacques-Cartier, des Duguay-Trouin et des Surcouf, — qui est aussi la patrie de Lamettrie et de Lamennais, — a fêté, le 5 septembre, l'inauguration de la statue de Chateaubriand, cet autre fils glorieux de ce nid d'aigles. Remarquez-vous que cette nouvelle, déjà répandue depuis plusieurs jours, a étonné ? Chateaubriand ! Mais il y a un siècle qu'il est mort ! Comment n'avait-il pas encore sa statue ? — Comment, je n'en sais rien. Ce qui est certain, c'est qu'il l'a attendue vingt-sept ans, un peu plus d'un quart de siècle. C'est ce qui fait qu'il ne faut pas trop vouloir à nos contemporains, je dirai même, pour être tout à fait franc, à notre génération, d'un peu de surprise en voyant tout à coup revenir en pleine lumière ce nom qui pour la plupart d'entre nous est déjà une légende.

Légende grandiose et superbe, d'ailleurs. Ce nom, Chateaubriand, sonore et fier, éclatant et vaste comme le cratère d'un volcan en ébullition, apparaît comme l'incarnation de toute la France littéraire de ce siècle, et en même temps comme la personification de l'honneur, — de l'honneur inquiet et battu par les tempêtes de l'âme. Ce n'est pas pour rien que ce génie, dont l'agonie a duré dix-huit ans, — de 1830 à 1848, — a ordonné avant de mourir que son corps fût enseveli dans cet îlot du grand Bé qu'assaillit l'Océan à la marée montante. Dernière pose, a-t-on dit, dernière mise en scène de celui qui faisait graver son portrait en tête de ses livres, la main enfoncée dans le gilet, par un geste rappelant le jeune Spartiate stoïque dont un renard dévorait la poitrine, — la tête de trois quarts, hautaine et dédaigneuse, et les cheveux en coup de vent. Pose ? Mise en scène ? Du temps de Chateaubriand, ces mots-là n'étaient pas encore inventés dans le sens qu'on leur a donné plus tard. Ils ont été créés par les médiocrités au désespoir de reconnaître qu'on n'imité le génie pas plus dans la mort que dans la vie, et que, de même que des raisins trop verts, il est des tombes trop hautes. L'homme qui commença sa vie au milieu d'un monde qui finissait, qui s'effritait pour ainsi dire, sous l'action d'une force nouvelle et inconnue, — la Révolution, — l'homme qui revint d'un exil volontaire pour faire ce qu'il croyait son devoir de gentilhomme et de soldat fidèle, — l'homme qui, après avoir assisté en spectateur troublé à la gloire de Napoléon, ne réussit jamais sous les rois, dont il célébra le retour

avec enthousiasme, à recouvrer le calme et la sérénité de la foi première, cet homme-là ne pouvait être enterré dans un cimetière vulgaire, dans la terre qui féconde et qui repose ; au delà même de la vie, il devait ignorer le repos des âmes résignées et patientes, et cette vie, qui ne fût qu'une longue plainte, ne pouvait avoir d'oraison funèbre digne d'elle que la plainte éternelle de l'Océan.

Enfant, je le vois, ce Chateaubriand dont le nom a volé autour de nos berceaux comme le bruit d'une fanfare qui va s'éteignant dans des profondeurs mystérieuses ; je le vois errant dans ce vieux château de Combourg, entouré de toutes les traditions, de toutes les légendes de la monarchie déjà à son déclin et qui n'y croit pas. Plus tard, je le vois, officier à dix-sept ans, capitaine à dix-neuf, rêvant peut-être la gloire des Maurice de Saxe, — qui sait ? des Turenne ! — et pourtant déjà pâlisant d'une vague appréhension en écoutant certains bruits de la rue, en parcourant certains journaux et certains livres. Puis bientôt l'appréhension devient doute : le torrent des idées nouvelles se précipite dans cette tête bretonne, qui n'a encore reçu que les leçons maternelles et les traditions d'une famille vouée au culte du passé. C'est l'époque des grandes aventures « humanitaires », des « peuples esclaves » dont on « brise les fers », de l'Amérique affranchie, et à l'affranchissement de laquelle un Français, Lafayette, jeune et encore marquis à cette époque heureuse, a contribué. Ce petit Breton obscur, ce Chateaubriand qui sera la lumière du dix-neuvième siècle, se sent à l'étroit dans ce Paris où il traîne une épée inutile. Une épée ? A quoi bon ? Les luttes armées vont devenir oiseuses : on vient d'inventer la fraternité des peuples. Les plus merveilleuses réformes vont s'accomplir pacifiquement, au milieu de baisers universels, de larmes attendries. Il part alors, il gagne ce Nouveau-Monde, cette terre qui lui apparaît comme la mère jeune et puissante de toutes les libertés. Quand il s'y sera bien nourri de ce lait vigoureux, il reviendra en France, fort, bien portant, sain, débarrassé du doute, et l'âme appuyée, enfin, sur une croyance nouvelle, car l'ancienne qui pleure encore en lui ne lui suffit plus. Il part, et, tandis qu'exilé dans ce monde nouveau il cherche et il compare, une nouvelle terrible parvient jusqu'à lui. Pendant qu'il est là, pauvre et isolé, mais du moins libre, il apprend l'arrestation du roi, la Révolution déchainée, et devant ses yeux de poète et de penseur

précoce qui a médité, l'histoire de Charles Ier, passe comme un mirage de 93.

Alors il tombe de toute la hauteur de ses aspirations un instant réalisées. Il s'appelle Chateaubriand ; il est gentilhomme, sa place est auprès du roi. Son nom le veut, son honneur. En vain le tentateur mystérieux que tout homme a dans l'âme essaie de le retenir, et veut raisonner avec lui : peu lui importe : il s'appelle Chateaubriand : il partira, il quittera le nouveau monde et viendra défendre la monarchie menacée. — Mais cette monarchie, ce sont les idées que tu admirais, dont tu étais tout à l'heure enthousiaste, qui l'ont conduite à l'abîme ! — Eh bien, raison de plus. Si cela est, c'est que je me suis trompé. — Et l'âme plus torturée que jamais, se cramponnant à sa foi ancienne, à la foi de sa mère qui, dans une lettre suprême lui a rappelé son devoir, Chateaubriand rentre en Europe, combat dans l'armée des émigrés la France nouvelle qu'il saluait hier de ses acclamations et de ses vœux, et vaincu, se tient à l'écart, stoïque, pour n'accepter un rôle que de la monarchie restaurée.

Alors il se passe ce phénomène étrange : le jour où il croit l'œuvre achevée, où il considère son devoir comme accompli jusqu'au bout, ce type inflexible de l'honneur pur comme l'hermine bretonne, sent se réveiller en lui le Chateaubriand du passé, le Chateaubriand des idées nouvelles, de l'Amérique et de M. Lafayette. Et cependant la foi que lui a léguée sa mère, la foi catholique et ancienne, est en lui, ardente comme une flamme. Mais l'autre foi, mal éteinte, se rallume aussi et le brûle. Il veut lutter, il lutte : il est vainqueur ; l'honneur est sauf, mais au prix des honneurs. Ministre, il a inspiré des défiances et il tombe si brutalement que, dans sa dignité blessée, dans sa conscience qui ne lui adresse pas un reproche, il jette à ceux qui lui annoncent sa disgrâce cette phrase ironique et hautaine : « Je n'ai cependant pas volé la montre du roi sur la cheminée ! » L'orgueil l'emporte un instant : voici Chateaubriand dans l'opposition. Il en sort pour se rendre à l'ambassade de Rome. C'est tout. La Ville Eternelle aura été sa dernière étape d'homme politique. Chateaubriand n'a pas même attendu le nouvel effondrement de la monarchie, et le ministre Polignac a, dès les premiers jours, reçu sa démission. Dans quelques mois, un jeune homme, inconnu hier, qui vient d'avoir à Paris des succès retentissants, et qui a nom Alexandre Dumas, va raconter, dans ses *Impressions*

de voyage, qu'il a rencontré en Suisse l'auteur du *Génie du Christianisme*, occupé, comme le premier fermier venu, à donner à manger à ses poules.

Les « poules de M. de Chateaubriand » en a-t-on assez ri. Le grand homme d'ailleurs s'en lassa vite, et on le vit un jour rentrer à Paris par le salon de Mme Récamier dont il fut roi, — ne pouvant plus être serviteur du roi, — et dont il ne sortit plus que pour mourir.

Tel fut l'homme, grande âme en peine, n'ayant jamais eu que deux cultes : l'honneur, qui a été la règle de sa vie entière ; la foi, qui est la base de son œuvre. Œuvre immense, tourmentée comme il le fut lui-même, où, à côté des douleurs poignantes de René, on rencontre avec ravissement les élans divins de Cymodocée et les accents profonds de Velleda, mais qui, telle qu'elle est, heurtée, brisée, ici faiblissant et là sublime, ne nous en a pas moins fait, nous tous, ce que nous sommes : pas encore assez forts peut-être pour en finir d'un coup avec ce qui est faux et conserve des apparences séduisantes, mais du moins assez pour soutenir la lutte et pour ne pas y succomber. Tous, nous sommes les fils de ce grand esprit ballotté du doute poignant à la foi qui console. Plus heureux du moins que nos aïeux du dernier siècle, qui n'eurent pour les éclairer que Voltaire — cette affirmation du néant — nous avons eu dans Chateaubriand notre Voltaire aussi, mais le Voltaire catholique dont l'œuvre nous crie sans cesse : La vérité est là ! et dont le tombeau, battu par la tempête, mais éternellement debout est à la fois une image et un exemple.

ADOLPHE RAGOT.

ECHOS DE PARTOUT

Tandis qu'en 1855, Paris ne consommait que 47 millions de mètres cubes de gaz pour son éclairage, il en brûlait, en 1859, 145 millions de mètres cubes et 161 millions en 1874 ; sur cette quantité, il y a environ 30 millions de mètres qui ont été employés au chauffage ou à la mise en action des cent soixante dix-sept machines à gaz montées dans Paris. Si nous voulons compter le nombre des becs en activité dans la capitale, nous arrivons au chiffre de 38,500 pour le service public. Le réseau de conduites souterraines distribuant ainsi la lumière, la chaleur et la force constitue un ensemble de 1628 kilomètres de longueur.

PRÉCEPTES CONTRE LA Foudre. — Eviter de se placer sous les arbres, surtout les arbres élevés.

Ne pas se mettre à l'abri sous les édifices ou sous les bâtiments élevés non munis de paratonnerres ; se garder de rester sous une porte ouverte, une porte-cochère ou sous un auvent.

d'un déjeuner, et vient apporter ses dé-sinvolures parmi cet ensemble paisible jusque dans l'animation. Et puis circule aussi le monde de la garnison, familles particulières d'allure, monde plein d'aspirations déçues, de résignation, cachant des luttes intérieures contre la gêne et le destin, aussi dures que celles du champ de bataille...

Et la trompette sonne toujours au fond des casernes, et les hussards, les chasseurs passent et repassent; dans tous les vastes espaces pointent, de ci, de là, des uniformes... La vapeur siffle, les visiteurs du château sortent, rassasiés de torques gaulois, de pointes de flèche et de silex taillés, lassés de cette restauration architecturale qui a refait toutes les salles du château de François Ier en forme de cuisines.

Et, revenant à la gare, je me rappelle combien Saint-Germain, dans mon enfance, me paraissait à la fois triste et gai. Triste quand je grimpais dans le château alors noir et sale et qui servait de pénitencier, et que je sautais sur les genoux de M. de Jouy, dont le gendre était alors gouverneur du château; triste, quand je passais des après-midi entiers tout seul dans le jardin de la vieille madame des M... , où il y avait trop de rochers en coquillages, trop de sombres charmillés; gai, quand je courais par les rues claires, sur le sable du parc de la terrasse, au milieu des fleurs, des grands arbres et des statues; et sérieux, quand on m'emmenait dans les avenues profondes de la forêt, vers les masses sombres de ses étendues qui me faisaient l'effet d'autres où devaient habiter des monstres... Er.

AUX CATHOLIQUES

Evêché de Montréal, 8 septembre 1875.

M. le Rédacteur,

Comme il s'est passé, ces jours derniers, quelques troubles au cimetière catholique de la Côte des Neiges, je crois à propos de vous adresser ces lignes et les informations suivantes :

10. Des précautions avaient été prises pour que, si le corps que l'on a cherché à enterrer dans le dit cimetière y était inhumé, contre les règles de l'Eglise, l'endroit où l'on arrait déposé ce corps fut de suite interdit, et ne put plus être considéré que comme un lieu maudit, que l'on ne peut voir sans horreur. Car plus que personne l'Eglise se regarde comme strictement obligée de veiller à ce que les restes des bons enfants de l'Eglise reposent en paix, les uns à côté des autres, à l'ombre de la croix du Sauveur, jusqu'à ce dernier jour où il ressuscitera tous les hommes pour les juger avec tout l'appareil de sa majesté et rendre à chacun selon ses œuvres.

Si donc l'on faisait de nouvelles tentatives pour enterrer ce corps dans le lieu saint, j'invite tous les catholiques à demeurer en paix, comme de vrais enfants de l'Eglise et de bons sujets de Sa Majesté, et je les exhorte en même temps à joindre leurs prières aux miennes et à celles qui se font dans le clergé, dans les communautés religieuses et dans toutes les familles pieuses, pour obtenir du Père des miséricordes que cet événement tourne au plus grand bien de la religion.

20. Autant que les circonstances me l'avaient permis, j'avais imploré le secours de l'autorité municipale pour qu'elle fit tout en son pouvoir pour prévenir les actes de violence qui, bien que faits avec les meilleures intentions, du monde, sont souverainement regrettables.

30. J'ai à bénir la divine Providence de ce que les rassemblements, qui ont eu lieu à ce sujet, n'ont guère dépassé les bornes d'une démonstration populaire en faveur du respect dû aux morts qui se sont endormis dans la paix du Seigneur et la soumission aux lois saintes de son Eglise.

40. Il serait temps, je crois, d'inviter tout le monde à signer des requêtes à la Reine, pour supplier Sa Majesté de ne pas permettre que les droits qu'ont les catholiques de cette grande cité de n'être pas troublés dans l'exercice de leur sainte religion, soient respectés par tous ceux que la divine providence a chargés du soin de partager Sa Royale Autorité.

Je suis véritablement,

M. le Rédacteur,

Votre très-humble serv.,

Minerve.

† IG. EV. DE MONTRÉAL.

M. ADOLPHE THIERS

CHEZ LUI

Malgré ses 78 ans M. Thiers est plein de santé, d'activité et d'intelligence vivace. Son changement de demeure, ne l'a pas dérangé. Pendant les six mois qui ont précédé son installation, un calorifère a chauffé nuit et jour pour sécher les murailles et des feux sont encore entretenus pour enlever les émanations. M. Thiers est sur pied, de 4 à 5h. du matin. En descendant du lit, il prend une tasse de chocolat, puis descend dans son jardin examiner ses fleurs, visiter sa serre et va rendre une visite à ses chevaux. Cela fait, il monte dans sa bibliothèque pour travailler à son bureau ou classer ses papiers, il est assisté par un secrétaire qui demeure à la maison; M. Barthélemy St. Hilaire vient tous les matins pour l'aider dans l'arrangement de la correspondance politique de 1870 à 1873.

M. Thiers a plusieurs ouvrages littéraires en train, d'abord un traité de philosophie, dans lequel il défend le spiritualisme contre le matérialisme; il s'occupe aussi d'écrire des mémoires qui ne paraîtront probablement qu'après que la présente génération aura disparu. Et enfin une histoire de l'art moderne français est, dit-on, très avancée.

Les visiteurs privilégiés sont reçus de 8 à 10 heures du matin. La porte est soigneusement gardée contre les importuns. Un appareil télégraphique est organisé entre la loge du concierge, le cabinet du secrétaire et l'antichambre, dans laquelle Louis, son valet de confiance, monte la garde. M. Thiers est moins accessible que lorsqu'il était président; alors il était le domestique du public, maintenant il travaille pour la renommée, pour son plaisir et pour la diffusion de ce qui lui paraît être des idées saines en politique et en philosophie. Dans la soirée, lorsqu'il a fait son somme après dîner, il appartient à ses amis. Mme Thiers est toujours inquiète à l'égard de la manière dont il s'anime avec eux en causant; il s'assoit sur un petit sofa placé à l'angle droit d'une large cheminée, et à l'abri des regards derrière une large écran. Il cause avec ses amis politiques, des ambassadeurs, ou des dames à la conversation desquelles il prend plaisir. M. Thiers est un horticulteur enthousiaste, il connaît chaque fleur de son jardin, et les traite en amies. Il a deux jardiniers pour entretenir la petite pièce de terrain qu'il a derrière sa maison, mais il n'y a rien de plus frais ni de plus délicieux dans Paris que ce petit coin.

RECETTES. — ECONOMIE DOMESTIQUE

Limonade cuite.—Mettez dans une théière les zestes d'un citron; coupez-le par tranches rondes bien minces, et ajoutez-les aux zestes; faites bouillir les deux tiers d'un litre d'eau, et versez-la dessus. Bouchez avec soin et laissez infuser pendant cinq ou dix minutes. Servez avec le sucre à part.

Maladies des chiens.—Dix grains d'opium brut, douze grains de calomel et douze grains d'antimoine tartarisé. On mélange le tout avec du miel, on en fait six pilules dont on fait prendre deux chaque matin au chien malade; il faut le tenir à une diète sévère et dans un endroit chaud; si la guérison tarde à paraître, il faut recommencer: on peut lui donner une soupe claire, au gruau, vers le milieu du jour. Les petits chiens doivent prendre la dose moins forte que les gros.

Remède pour préserver les bêtes à cornes de l'épizootie.—Faites infuser dans un pot de terre bien couvert quatre litres de fort vinaigre blanc, avec de la sauge, de l'absinthe et de la lavande, de chacun une poignée. Au bout de quatre heures, ajoutez 64 grammes de cendres d'absinthe; laissez infuser pendant quatre jours; après ce temps, passez à travers une flanelle fine et ajoutez 8 grammes de camphre. Le matin et le soir, lavez les naseaux et le museau de vos bestiaux avec ce liquide étendu d'une quantité égale d'eau: ce sera le meilleur remède.

Limonade.—La limonade se prépare de la manière suivante: on prend deux citrons, on les coupe en tranches minces que l'on jette dans un vase de faïence; on verse sur ces tranches un litre d'eau bouillante; on ajoute 64 grammes de sucre après avoir laissé infuser pendant une heure et enfin l'on passe à travers un linge fin. On peut aussi faire cette boisson en dépouillant les citrons de leur écorce, puis en broyant et triturant la pulpe dans un litre d'eau bouillante; on laisse infuser, on sucre et l'on passe. En frottant le sucre contre l'écorce des citrons, on donne à la limonade un goût aromatique qui plaît à un grand nombre de personnes. Mais lorsqu'on la fait boire à des malades, il ne faut pas suivre cette pratique qui change jusqu'à un certain point les propriétés du liquide. La limonade se fait aussi à froid, et l'on obtient ainsi une boisson d'agrément qui est très-rafraîchissante et convient surtout dans les chaleurs de l'été.

NOS GRAVURES

Le Régiment qui Passe

Il s'avance en lignes serrées et profonde, précédé de ses tambours devant lesquels marche le tambour-major, sa canne à la main. Il suit le boulevard, se dirigeant vers la Bastille. Au moment où l'artiste nous le présente il est à la hauteur de la Porte-Saint-Martin. C'est par une froide journée de décembre. La neige qui vient de tomber couvre les toits et la chaussée. Les premiers rangs sont dessinés; ceux qui suivent s'effacent rapidement; les derniers disparaissent presque derrière un brouillard à travers lequel on ne les aperçoit que comme de pâles ombres. Ajoutons comme complément indispensable l'encombrement des voitures qui ne peuvent couper la colonne, les curieux aux fenêtres, la foule qui accompagne sur les trottoirs et les gamins sur la chaussée ouvrant la marche d'un air crâne. Spectacle cent fois vu, que l'on revoit toujours avec plaisir, et qui a fourni à M. Detaille le sujet d'un tableau très-observé et qui à toute l'exactitude d'une épreuve photographique.

Fête de Nuit à Emirghian, pour la Célébration du 14ème Anniversaire de l'Avènement au Trône du Sultan

Ceci est un croquis de la fête de nuit qui a eu lieu à l'occasion du quatorzième anniversaire de l'avènement au trône de S. M. I. le sultan Abdul-Aziz. Le 25 juin, dès huit heures du soir, des millions de globes lumineux se sont allumés sur les deux rives du Bosphore. Tous les yalis des hauts fonctionnaires semblaient être en feu, et le coup d'œil était vraiment féérique. Mais c'est surtout à Emirghian, au palais de S. A. le khédive et à Bécicos, que l'on ne pouvait se rassasier d'admirer le luxe des illuminations. Un feu d'artifice a été tiré devant le palais de S. A. le khédive, qui était resplendissant de lumières. Je ne vous parle pas du plaisir que l'on éprouvait de voir les flammes de Bengale illuminant au loin la marche fantastique des bateaux à vapeur et de caïqs surchargés d'élégantes panoues au blanc yachmak, et aux feredyehs multicolores. La flotte pavée de nuit de ses feux aux mille couleurs reflétés dans le miroir des eaux, faisaient rêver aux merveilles *Mille et une nuits*.

On est vraiment heureux de se trouver à Constantinople en pareille circonstance.

M. ILL.

" Il y avait une fois un Roi et une Reine..."

Dans l'intervalle qui sépare deux classes, nos petites filles, en récréation, s'occupent de leurs jeux enfantins: l'une berce sa poupée, l'autre manœuvre sa voiture; celle-ci coud un point à la jupe de son poupard, pendant que la quatrième, un livre à la main, commence d'un ton pénétré la lecture émouvante d'un conte de fée: « *Il y avait une fois un roi et une reine...* »

A ces mots, chacune de nos espérances

suspend son occupation, tourne la tête vers la lectrice, ouvre de grands yeux étonnés, et, toutes prennent involontairement une attitude qui dit à la lectrice: continuez, on vous écoute!

On connaît les émotions que causent à la première enfance ces histoires de génies malfaisants, de fées secourables; ces contes merveilleux, dont les arrangements ingénieux font tour à tour défilé de géants pervers, des nains difformes, des bêtes féroces, des enfants insoumis, curieux, ou gourmands, que ces personnages emportent, enferment en des cachots ou font dévorer par des monstres. Le Petit Poucet, le Chaperon Rouge, la Belle et la Bête, etc., etc., toutes ces fables terribles ou charmantes, ont tour à tour fait les délices de chacun de nous, et la scène que représente notre gravure, est précisément l'illustration d'un de ces moments délicieux, le début d'un de ces récits si chers aux écoliers: « *Il y avait une fois un Roi et une Reine...* »

Une Ambulance Privée pendant le Siége de Paris

Pendant les horreurs de tout genre qui signalèrent le dernier siége de Paris, un journaliste, té moin des péripéties de ce drame s'écriait:

« Les historiens, les poètes, les orateurs ont beau idéaliser la sublime horreur des batailles, chanter les enivrements de la victoire ou nous montrer la civilisation se frayant à travers les peuples un passage à coups de canon, l'humanité épouvantée se voile la face et ne voit dans

La plaine où frissonnaient les drapeaux déchirés Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge, Gouffre où les régiments, comme des pans de murs, Tombent en se couchant comme des épis mûrs.

L'humanité entend ce que n'écoutent ni les empereurs ni les rois: les cris des mourants qu'on égorge, le hennissement des chevaux mutilés, les imprécations de toute une génération qui les maudit. C'est cette pitié qui nous réconcilie avec l'humanité. En voyant ces hommes porter si tendrement dans leurs bras nos enfants blessés; ces femmes à l'âme vaillante affronter les boulets pour donner l'appui de leur courage à nos soldats chancelants, et, patientes et attendries, remplacer auprès d'eux la mère et la sœur absentes. Nous pensons que le jour est proche où la fraternité prêchée par le sublime crucifié régnera sur la terre; où l'humanité comprendra enfin qu'il ne doit plus y avoir de guerre entre les hommes, et que le monde doit vivre en Charité, en cette Charité sans laquelle, dit saint Paul, les autres vertus ne sont rien.»

Voyez l'intérieur de ce logis transformé en salle d'hôpital. Là, les bonnes sœurs se font tout à tous pour consoler, reconforter leurs pauvres blessés.

Près de la cheminée où pétillait un feu clair, un colonel lit quelques pages d'un ouvrage nouveau, à l'angle opposé de l'appartement, un autre convalescent boit la potion que lui apporte une bonne hospitalière, tandis qu'au milieu de la pièce, un général étendu sur un moelleux fauteuil, trompe ses douleurs en jouant avec une sœur une partie de dames, que suivent avec intérêt deux autres de ses compagnons.

La charité revêtait tous les costumes, remplissait tous les rôles, et s'ingéniait de mille façons à donner le change aux longues heures du siége, à porter le calme et l'espérance dans les âmes.

Cette scène se répétait en maints endroits, et partout les soins intelligents de cet ordre précieux créé par St. Vincent de Paul, ont arraché à la mort, à la tristesse sombre, au désespoir, des malheureux qui, sans ce dévouement, auraient certainement succombé.

A. ACHINTRE.



LE CHEMIN DE FER DE MONTREAL ET D'OTTAWA

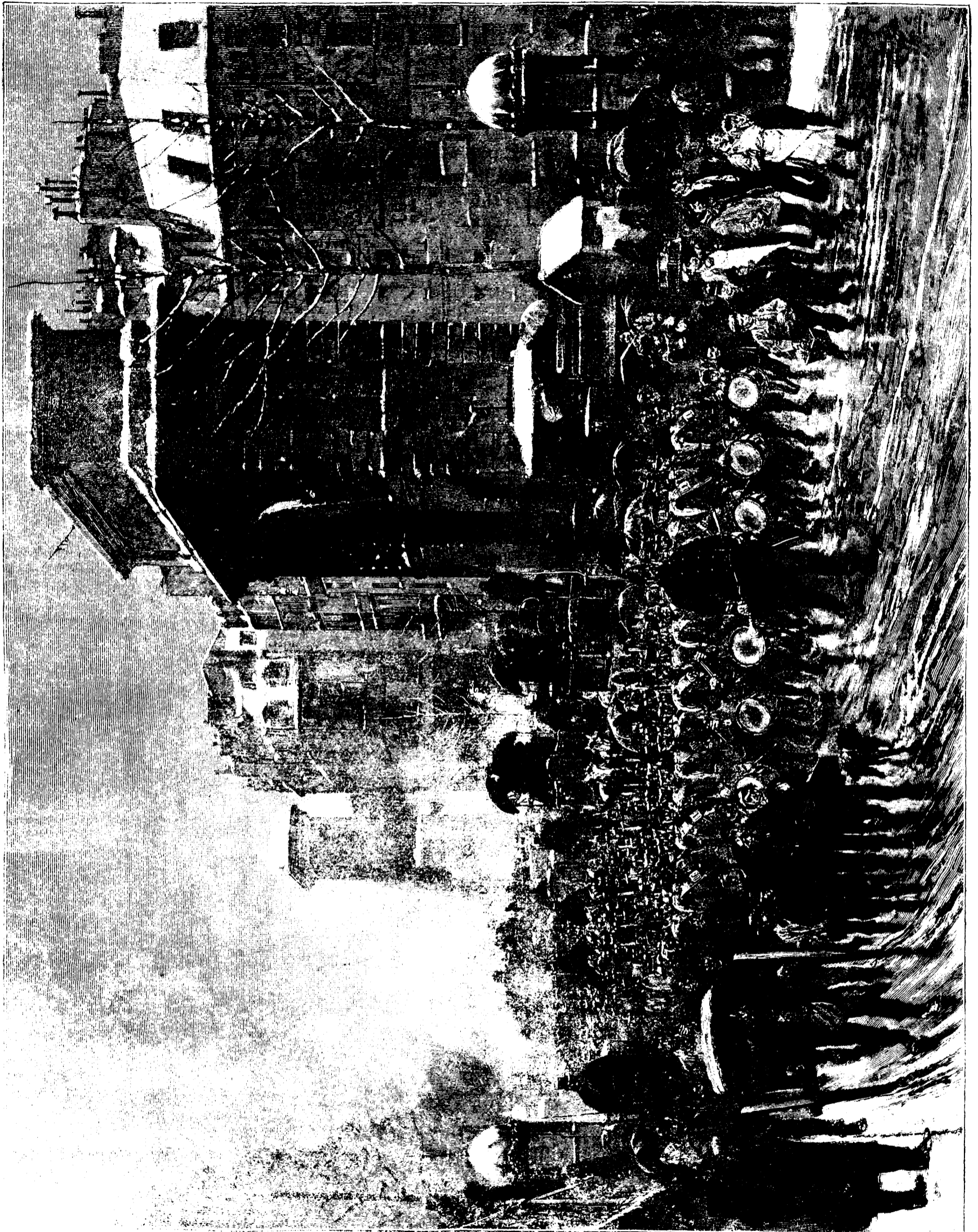
SCENE :—La Ligne du Chemin de Fer Occidental de Montréal et d'Ottawa. Personnages : SIR HUGH ALLAN ; HON. J. G. ROBERTSON, Trésorier de la Province de Quebec.

HON. J. G. :—Vous êtes donc resté ?

SIR HUGH :—Oui, pour vous attendre. Nous avons trop présumé de nos forces

HON. J. G. :—Et pas assez sans doute de celles du

SIR HUGH :—Parfaitement; vous l'avez dit. Donc, on vous laisse la chose, car armé de votre pic et aux sons patriotiques de votre *caisse* les travaux vont reprendre et les ouvriers feront merveille !



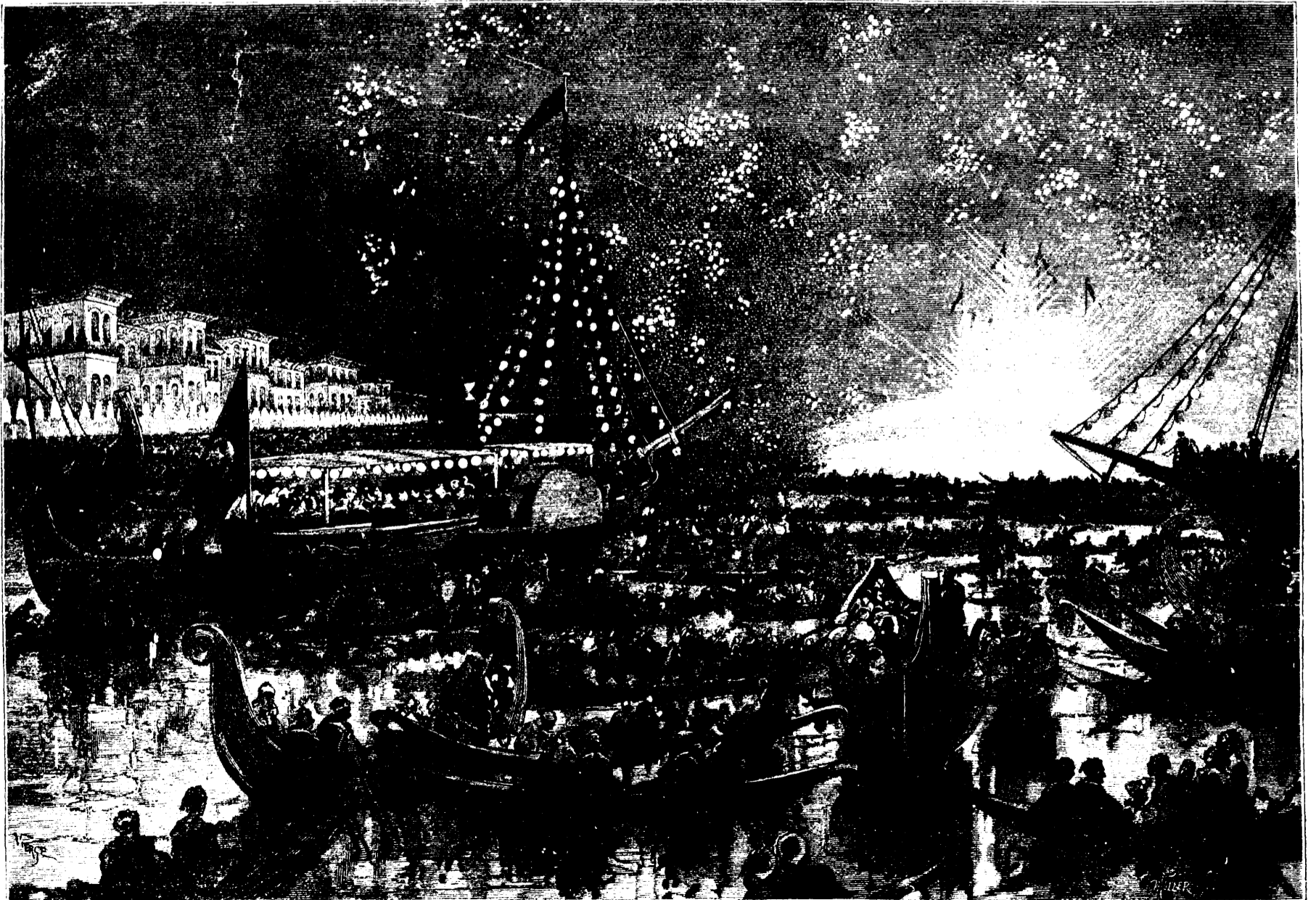
LE REGIMENT QUI PASSE



"IL Y AVAIT UNE FOIS UN ROI ET UNE REINE"



UNE AMBULANCE PRIVEE PENDANT LE SIEGE



FETE DE NUIT A EMIRGHIAN, POUR LA CELEBRATION DU 14^{ME} ANNIVERSAIRE DE L'AVENEMENT AU TRONE DU SULTAN

Les Mosaïques en Plumes, "l'Arte Plumaria" des Peuples du Mexique

Il était question dernièrement, dans les journaux, d'un objet d'art destiné à figurer à l'exposition internationale de Philadelphie, et consistant en un magnifique manteau en plumes, qu'un des rois de l'Océanie fait fabriquer depuis un grand nombre d'années et à côté, à cause du temps consacré à ce travail minutieux, des sommes considérables. La mosaïque en plumes, l'*arte plumaria*, comme on disait chez les Espagnols du Mexique—si l'on peut se servir de cette expression—était une industrie très en honneur autrefois chez les peuples de l'Amérique, surtout chez les anciens Mexicains. La dernière livraison de la *Revue de philologie et d'ethnographie*, que nous recevons, contient précisément un curieux travail sur ce sujet qui n'avait pas, que nous sachions, encore été traité en France, et qui vient de l'être par un écrivain fort compétent pour tout ce qui touche à l'Amérique espagnole et portugaise, M. Ferdinand Denis.

Dans l'empire du Mexique, les plumes brillantes de certains oiseaux étaient, à ce que nous apprend l'auteur, assimilées aux pierreries les plus éclatantes. Elles servaient même de monnaie comme valeur vénale courante, tant elles avaient de prix aux yeux des peuples de l'Anahuac. Ces derniers n'avaient pas de système monétaire régulier; pour leurs échanges, ils employaient les peaux de jaguar, ou les fourrures moins recherchées du puma, ce lion du Nouveau-Monde, ou encore certaines graines comestibles, de la poudre d'or renfermée dans de petits tuyaux de plumes; mais aucun de ces moyens d'échange ne valait, pour la facilité, la commodité des transactions, celui dont nous parlons, c'est-à-dire les plumages d'oiseaux, utilisés journellement pour une ornementation splendide. On en faisait, en effet, des tapis, des rondaches, des panaches brillants, des parures pour les souverains et pour les chefs; bref, une foule d'objets garnis d'or et d'argent, de la dernière perfection.

La plume de certains oiseaux, au plumage éclatant, servait donc en quelque sorte de billet de banque, dans l'empire de Montézuma, et les Mexicains avaient le plaisir, comme le dit fort élégamment l'auteur, de voir chaque jour dans les airs, le soleil doré de ses rayons leur valeur monétaire.—Lorsque le jeune Acayott, successeur de Montézuma, eut vaincu les peuples qui étaient venus l'assiéger dans Mexico, profitant de son inexpérience, et qu'il les eut soumis à une rançon, c'est avec des faisceaux de plumes précieuses qu'ils se rachetèrent. C'est également ainsi que s'acquittait envers les artistes, auxquels il avait fait quelque commande, le souverain mexicain qu'on a surnommé le grand Salomon de son pays. Quand l'œuvre de l'artiste était remarquable, il lui faisait don, outre un certain nombre de sacs remplis d'amandes de cacao, qui étaient la rémunération de son travail, de pierreries et de plumes précieuses.

Les oiseaux destinés à subvenir au luxe des souverains mexicains étaient entretenus dans de véritables palais. L'auteur, qui est un zélé bibliophile, un laborieux chercheur, cite un plan de Mexico, de l'époque de la conquête, plan dessiné à grands traits, mais dans lequel rien de ce qui constituait la splendeur de cette vaste cité n'a été omis. A côté du vaste autel, où vingt mille victimes humaines étaient sacrifiées annuellement au terrible dieu de la guerre, on remarque un monument moins redoutable, à savoir, le palais des animaux, où s'ébattaient des milliers de quadrupèdes, d'oiseaux et de reptiles, ayant à leurs ordres trois cents serviteurs.

Les Espagnols furent émerveillés de ce spectacle. L'Europe du seizième siècle ne possédait, en effet, rien de comparable à cette ménagerie, et pour ce qui concerne Paris, la fosse aux lions, creusée déjà du temps du bon roi Charles V, n'eût fait assurément qu'une faible figure à côté de ces vastes bâtiments, où s'ouvrait une galerie étincelante de perles et de pierreries, et revêtue intérieurement de plaques d'or. Des sages venaient y étudier la nature et méditer sur les merveilles de la création.

La ville de Ferrare, en Italie, n'avait encore ouvert aux savants européens aucun de ces établissements publics, tels que les rêvait Brassarola (1500-1570), le premier qui institua dans son pays un de ces grands établissements horticoles, bientôt remplacés par de grands musées d'histoire naturelle.

Dans cette ménagerie se trouvaient d'immenses et superbes volières. Les oiseaux y étaient traités avec le plus grand soin. Dix étangs leur offraient, pour s'y baigner, la limpidité de leurs eaux! étangs vidés aussi souvent qu'il était nécessaire pour que le plumage des hôtes de ces jardins conservât toute sa netteté. Diverses espèces de poissons servaient à leur nourriture. A ceux qui ne s'alimentaient que de substances végétales, on fournissait des grains divers, du maïs, des fèves, et une espèce de *frisoles* (haricots). L'éclosion des œufs était l'objet d'une sollicitude particulière.

Les volatiles avaient en outre un édifice spécial, dit *Maison des oiseaux*, à plusieurs étages, où l'on nourrissait des aras, d'innombrables perroquets, des oies grises, des oies blanches, des faisans au riche plumage, etc. Ces peuples avaient trouvé le moyen de changer, par un procédé artificiel dont ils ont emporté avec eux le secret, la couleur des plumes de leurs oiseaux précieux.

Pour obtenir ce résultat, il suffisait, paraît-il, d'arracher à l'oiseau dont on voulait métamorphoser le plumage, de lui enlever, disons-nous, une ou plusieurs plumes, et d'introduire dans le pertuis que cette plume ou ces plumes laissaient après elles, un certain suc animal provenant de la grenouille; lorsque la plume enlevée renaissait, au lieu d'être verte, par exemple, elle était d'un beau jaune doré. On appelait ce procédé *tapirer*. Les perroquets surtout étaient soumis au tapirage.

Les artistes qui se livraient à ces travaux délicats et qui composaient les mosaïques en plumes étaient des *Amantecas*, qui marchaient, à ce que nous apprend le narrateur, les égaux des lapidaires. Ils formaient à Mexico une corporation puissante, honorée et jouissant de grands privilèges. On exigeait d'eux des connaissances variées: ils devaient posséder à fond tous les emblèmes du culte sanglant rendu au dieu des combats. Ce qui doit nous pénétrer d'une admiration encore plus vive pour leurs travaux minutieux et délicats, c'est qu'ils n'avaient à leur disposition aucun des ustensiles en acier que nous connaissons. Ils ignoraient l'usage des ciseaux et des pinces métalliques. C'était avec des fragments d'obsidienne qu'ils fabriquaient au besoin d'excellents rasoirs pour suppléer aux instruments qui leur manquaient. Le bambou, qui se plie à tant d'usage divers, leur fournissait des pinces d'une certaine précision; les arbres de leurs forêts leur procuraient les gommes agglutinatives dont ils avaient besoin; ce matériel primitif leur a suffi dans l'exécution de leurs nombreux chefs-d'œuvre. Ajoutons qu'un patron était préparé d'avance, comme c'est l'usage chez nous, pour les tapisseries compliquées et que les points d'intersection où les plumes devaient être fixées se compartaient préalablement avec le soin le plus minutieux.

C'était à Tetzcuco que se trouvaient les

plus habiles artistes. Au temps des anciens rois, les Amantecas se bornaient à représenter des fleurs, des animaux, des oiseaux surtout; ces broderies servaient à fabriquer des manteaux, des vêtements sacerdotaux, ainsi que des couronnes qu'on offrait en présent aux souverains.

Après la conquête, l'art des Amantecas prit une autre direction; des tableaux de grands maîtres avaient été introduits par le haut clergé; on en fit des reproductions. Plusieurs artistes s'attachaient ensemble à la même besogne. Chacun emportait chez lui le fragment dont la reproduction lui était confiée; on se réunissait au jour convenu, les morceaux étaient alors rappochés et joints entre eux avec un art si parfait qu'en contemplant l'ensemble du tableau on ne se serait jamais douté que ce fut l'œuvre de plusieurs mains.

Après le seizième siècle, les mosaïstes en plumes perdirent leur originalité nationale. Ils n'innovèrent plus; ils se contentèrent de copier. Ils traitèrent surtout, comme on le devine, les sujets religieux. Tandis que les monuments rappelant l'ancienne religion étaient détruits et dispersés (et l'on conviendra que des monuments exécutés en plumes d'oiseaux ne devaient pas offrir beaucoup de garanties de durée), les artistes faisaient des figures de saints, qui excitèrent l'admiration du pape Paul III. Une figure de St. François, envoyée au Vatican sous Sixte-Quint, souleva les mêmes applaudissements en l'honneur des artistes mexicains. Le pape voulut toucher de ses mains le beau portrait copié par les Amantecas; il se refusait à croire que la mosaïque en plumes pût atteindre à ce degré de perfection.

On parle de tableaux de Léonard de Vinci et de quelques autres grands maîtres qui furent ainsi reproduits. Les Amantecas ont, dit-on, poursuivi leur patient travail jusqu'au commencement de ce siècle, mais peu à peu les ateliers se fermèrent; en 1840, il n'en subsistait qu'une dans une petite ville du diocèse du Mechoacan. Mais le musée naissant de Mexico possède des fragments de ces mosaïques précieuses, remontant au temps de la conquête.

Nous nous sommes presque bornés, dans cette analyse du savant travail de M. Ferdinand Denis, à ce qui concerne le Mexique: il y aurait encore à parler du travail de la mosaïque en plumes dans l'Amérique centrale et dans l'Amérique du sud, qui n'est pas moins curieux. Cette partie pourra devenir le sujet d'une seconde notice.

SCIENCE POPULAIRE

LES VOLCANS CONNUS SUR LA SURFACE DU GLOBE

On croira difficilement que le nombre de ces volcans soit de 200. C'est un chiffre parfaitement exact, résultant des rapports faits par les excursionnistes et voyageurs qui ont fait une reconnaissance précise du globe, voyageurs savants de toutes les nations, surtout anglais, français et russes. Il n'est question ici que des volcans enflammés; si l'on ajoutait les cratères éteints, on irait à un chiffre très-élevé. En effet, la surface de la terre présente dans une foule d'endroits les vestiges et les preuves de volcans épuisés.

En France, par exemple, on peut citer les anciens volcans de l'Auvergne, du Velay, du Vivarais, de la Provence, du Languedoc. En Italie, une très-grande partie du sol est formée de débris de matières volcaniques. Il en est de même dans plusieurs contrées.

Les volcans principaux d'Europe, le Vésuve, l'Etna, le mont Hekla lui-même, qui est en éruption en ce moment et qui porte la terre en Islande, sont des volcans d'une grande puissance, mais c'est dans l'Amérique méridionale qu'il faut aller trouver les plus considérables et les plus terribles. Ainsi, au Pérou, nous citerons:

L'Antisana, dont la hauteur est de 5,850 mètres; l'Arequipa, le Cotopaxi, le plus effrayant de tous, qui a une élévation de plus de 6,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le brasier qui domine ce volcan, perpétuellement allumé, ressemble, le soir, à un immense fanal, dont l'éclat est d'autant plus vif que la

ceinture blanche et glacée de la montagne réfléchit constamment la flamme. Ce cratère atteint presque la hauteur qu'aurait le mont Vésuve si on le supposait en feu sur le mont Blanc! En 1738, la flamme de ce soupirail gigantesque s'éleva à 1,000 mètres au-dessus de la cime la plus haute, et en 1742, époque à laquelle les académiciens français mesuraient un degré du méridien, ils furent témoins d'une éruption qui s'éleva à 500 mètres au moins au-dessus du Cotopaxi.

Cette fois, la neige qui couvrait la montagne fut fondue généralement et forma un épouvantable torrent, suivant les escarpements de cette montagne et inondant la plaine à plusieurs lieues à la ronde. Le feu et l'eau ravagèrent alors cette contrée. Les éruptions du Cotopaxi, fort fréquentes, sont assez ordinairement accompagnées des plus épouvantables accidents. Le savant Alexandre de Humboldt affirme qu'en 1803, se trouvant à Guayaquil, ville de la république de l'Equateur, éloignée de 52 lieues de la montagne de Cotopaxi, il entendit les mugissements réunis de l'éruption et de l'inondation.

Au Chili, il y a treize volcans. Les nombreux fourneaux, depuis celui de Coquimbo jusqu'à celui de Saint-Clément, paraissent ne former qu'une seule galerie volcanique sur une étendue de 16 degrés. Se figure-t-on ce que pourrait être une éruption à laquelle prendraient part ces treize formidables cratères vomissant et mugissant tous à la fois?

Le Mexique a un grand nombre de volcans. On en remarque dix très-considérables.

Citons encore aux îles Sandwich, dans l'île d'Haouan, un volcan remarquable appelé Kéraonia, devenu célèbre par la description qu'en a donnée lord Byron, le neveu du célèbre poète, qui, dans le mois de juin 1825, commandait la corvette anglaise *la Blonde*, portant à Haouan les restes du roi Riho-Riho et de sa femme, morts l'un et l'autre à Londres.

APPAREIL AUTOMATIQUE ENREGISTREUR DE LA VITESSE DU VENT

Le professeur G. W. Houg, de Pensylvanie, a déjà inventé un appareil ayant pour but d'inscrire la direction du vent et de noter sa vitesse au moyen de deux fils télégraphiques, l'un servant à donner la direction, et l'autre la vitesse. Il vient de modifier cet appareil dans le but d'imprimer la direction et la vitesse simultanément à des intervalles définis.

L'appareil pour la vitesse se compose d'un mouvement d'horlogerie faisant mouvoir une série de roses indiquant le nombre de dixièmes de milles parcourus par le vent; les indications de directions sont données par des électro-aimants. Il se fait ainsi d'heure en heure, sur une bande de papier, une inscription semblable à celle-ci:

| Temps | direction. | vitesse en mille. |
|-------|------------|-------------------|
| 0. | N. E. | 342 |
| 1. | N. | 360 |
| 2. | N. E. | 372 |
| 3. | N. E. | 385 |

LES EAUX D'ÉGOUT ÉTUDIÉES AU POINT DE VUE CHIMIQUE

Le professeur T. Sterry Hunt a décrit au Congrès de Hartford, une nouvelle méthode de purification des eaux d'égout employée en Angleterre et d'après laquelle on mélange aux matières excrémentielles des fosses d'aisances du charbon finement divisé provenant de la combustion d'herbes marines ou d'ordures balayées dans les rues. Le mélange inodore et en partie desséché est de temps à autre chauffé au rouge dans des vaisseaux fermés ressemblant à des cornues à gaz, et l'on en obtient de l'eau, de l'ammoniaque, de l'acide acétique, du goudron et du charbon. Ce dernier est prêt à servir de nouveau, mais comme il renferme des alcalis et des phosphates, il possède un grand pouvoir fertilisant et peut être employé comme engrais. Les produits de la distillation donnent de l'acétate de chaux et du sulfate d'ammoniaque. L'inventeur de cette méthode est M. Stanford, chimiste anglais, qui expérimenta en grand depuis cinq ou six ans à Dalmar, près de Glasgow, avec un succès complet, car les produits obtenus couvrent entièrement les frais de l'opération.

ÉTUDE SUR LES TROIS FACULTÉS DE NOTRE ÂME

INTELLIGENCE.—SENSIBILITÉ.—VOLONTÉ

A l'heure qu'il est, je suis tout occupé à former les pensées que je dépose dans ces lignes. Je conçois chacune d'elle séparément, et j'en comprends aussi les rapports. Je connais que je suis et comment je suis; je me souviens d'avoir expérimenté plus d'une fois en moi un état semblable.—Concevoir des idées ou leurs rapports, connaître ou croire, juger ou raisonner, se souvenir, expérimenter, tout cela s'appelle

